

Jean Baptiste Auriol

Les paradoxes de la modernité

Christian Hamel

C'est en visitant la magnifique exposition « *Jours de cirque* » organisée en 2002 au Forum Grimaldi de Monaco, que j'ai pris conscience de ce que représentait Auriol : exposé dans une vitrine, son costume trahissait sa petite taille tandis que les objets et documents présentés autour témoignaient d'un rayonnement étonnant pour l'époque. C'est là, le premier paradoxe du personnage et l'affirmation de sa modernité, non seulement comme artiste de cirque mais comme homme public. Il n'est ni écuyer, ni dompteur, ni funambule et sa célébrité égale celle des grands acteurs de théâtre et des chanteurs d'opéra. Ses cachets atteignent ceux des plus grands artistes de cirque de son temps : un petit homme, certes, doué pour l'acrobatie mais sans doute pas au point d'atteindre de tels sommets. Il y a un autre paradoxe, c'est d'avoir su reconnaître parmi toutes les possibilités que lui offrait sa connaissance du métier, celles qui feraient résonance dans l'opinion publique et la conscience collective de son temps, pour faire de lui ce qu'on n'appelait pas encore une vedette ni une star.

Grâce à l'important travail que Tristan Rémy a consacré à cet artiste ¹, on peut aujourd'hui reprendre de nombreuses références, pour mieux connaître l'artiste et tordre le cou à de nombreuses légendes (mais le personnage ne les suscitait-il pas naturellement ?).

Auriol, l'itinéraire par delà la légende

C'est donc à Toulouse, précisément le 11 août 1806 vers midi, que naquit Jean Baptiste Auriol. Son père, Jean Louis Auriol (Lavaur le 20/1/1760 - Agen le 19/6/1824) était danseur de corde et acrobate ainsi que sa mère Marie Cécile, née Gouzy.

Grâce à la mise en ligne sur Internet de nombreuses recherches généalogiques, on peut en savoir davantage sur la famille. Tout d'abord, l'appartenance récente du père, Jean Louis, au monde de la banque. Si on retrace l'histoire des générations qui l'ont précédé, on observe que de Etienne Auriol (né en 1659) à Antoine, le grand père d'Auriol (1726-1775), tous avaient vécu dans la même commune, Lavaur dans le Tarn, et y étaient honorablement connus pour leur métier de tailleurs d'habits. Leur histoire ressemble à celle d'une autre grande famille du cirque, celle des Gruss, tailleurs de pierre de père en fils jusqu'à ce que André Charles suive pour toujours la belle danseuse de corde Maria Martinetti.

C'est vraisemblablement lors du –ou des passages – d'une troupe de saltimbanques italiens, celle de Pietro Gouzy et Angélique Piment son épouse, que Jean Louis Auriol convola avec une des filles de cette famille. Mais laquelle, ou lesquelles précisément ? Cette question peut paraître déplacée mais, grâce aux recherches de Madame Catherine Bizzochi, descendante de la famille, on a retrouvé la trace de deux mariages officiels du père Auriol : le premier avec Anne Marie Gouzy (Bologne 1774- Toulouse 12 juin 1822) et le second avec Marie

Cécile Gouzy, mère du célèbre Jean Baptiste, (née en 1783, décédée le 12 juin 1822 à Toulouse).

La généalogie pose souvent davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses, puisque les actes officiels retrouvés démontrent un double mariage et, surtout, indiquent le décès des deux épouses ce même jour de juin 1822. Était-ce un accident, une maladie, les journaux en ont-ils gardé trace ?

Les choses ne sont pas plus claires sur l'acte de baptême établi à l'église Notre Dame du Taur : si le nom du parrain est bien celui de l'oncle d'Auriol, Jean Baptiste, cabaretier installé à Toulouse, le nom de la marraine est Marie Cécile Gouzy, mère du même Auriol. Or, la mère ne pouvait pas être aussi la marraine.

Le père de Jean-Baptiste Auriol avait travaillé avec un des plus grands danseurs de corde de l'époque, Forioso, et se targuait d'avoir fait partie de la troupe des grands danseurs du roi. Ni Campardon ², ni De Manne et Ménétrier ³ ne citent le nom d'Auriol lorsqu'ils évoquent cette troupe. Par contre, De Manne dit clairement que le jeune Auriol fut éduqué à l'acrobatie par Forioso et, ceci, bien avant que ce dernier ne se soit retiré aux environs de Bagnères-de-Bigorre.

Au moment de la naissance d'Auriol, la troupe familiale se trouve au Capitole de Toulouse. L'endroit était abandonné depuis la fin de la révolution et la famille s'y produisait régulièrement, au cours de ses tournées. Rappelons que le frère de Jean-Louis était installé à Toulouse et que la troupe tournait essentiellement dans le Sud Ouest de la France.

Le jeune Auriol va suivre sa famille. Sur une affiche de la compagnie de son père Jean-Louis Auriol en 1814, on annonce la prestation d'un enfant sur le fil de fer sans balancier. Jean Baptiste a déjà huit ans mais, vu sa petite taille, on peut penser qu'il s'agit bien de lui.

Son père décède le 19 juin 1824 à Agen. Sa femme, ou plutôt ses femmes ont disparu deux ans plus tôt et sa troupe s'est disloquée. La sœur aînée, Génie, épousera plus tard Jean François Laugier, artiste d'agilité, et son autre sœur Françoise Bernarde, ne restera pas au cirque mais viendra tenir la maison d'Auriol lorsqu'il sera veuf.

Le jeune Auriol part en tournée avec le Sieur D'Avrillon.

En 1827, il se trouve à Barcelone ainsi que l'indique l'écrivain Antonio Dalmau ⁴. On le prétend espagnol. Dans l'histoire locale, D'Avrillon reste le premier à avoir utilisé des affiches murales. Celles-ci ont été imprimées chez l'imprimeur Joaquim Verdaguer. Auriol fera aussi partie de la troupe d'un certain Ducroc ⁵.

A cette époque, le citoyen Auriol va se trouver confronté aux contraintes de la conscription. Depuis 1824, le service militaire dure huit ans, il y a bien sûr le tirage au sort et la possibilité d'acheter un remplaçant. En fait, l'artiste pense être trop petit ? La taille minimale est de 1,62 mètre. Il pense se faire oublier, ce en quoi il se trompe puisqu'il se retrouvera devant un conseil de guerre de Paris quelques années plus tard. Il sera finalement acquitté.

Une carrière idéale

Auriol va obtenir un engagement dans un cirque de réputation européenne, celui de Jean Baptiste Loisset, qui triomphe en Allemagne et en Europe centrale. Il

donne déjà les exercices qui le rendront célèbre : la pyramide des chaises, le grand saut de tremplin et le saut plongeant à travers un cercle garni de pipes.

Auriol a épousé une femme de la banque, Amélie Jeanne Belling. Elle lui donnera deux enfants : Francesca Christophora, née en 1829 à Aschaffenburg et Jean Baptiste Guillaume, né à Berlin en 1831.

C'est là qu'il va trouver son personnage. Certains ont prétendu qu'il avait copié un clown allemand nommé Qualitz. En réalité, l'arrivée des clowns acrobates était dans l'air du temps. Fil de ferriste, sauteur, écuyer et équilibriste, il va exploiter ces avantages pour y évoluer en comique. Son costume : une rhingrave – sorte de jupe-culotte courte –, une veste bouffante, un caleçon et un béret écossais avec des plumes et des grelots.

En 1833, Loisset est à Bordeaux puis à Paris, au Cirque Olympique. Il y restera tout l'été. Sur les programmes, Auriol n'est pas encore annoncé comme clown – le terme n'est pas encore à la mode - mais comme grotesque. Il paraît dans les intermèdes pour faire rire le public. En octobre de la même année, il rejoint la troupe de Prosper Lalanne à Rouen. Sur l'affiche, il est devenu le premier grotesque d'Europe. Entre temps, Laurent Franconi, qui avait eu des difficultés dans la gestion du Cirque Olympique, l'a remis à flot et annonce un programme très fort avec Auriol et la famille Cuzent - Jolibois. Auriol travaille seul dans ses numéros d'acrobatie et donne des intermèdes avec Claude Gontard. Le plus joué s'appelle « *Les deux clowns* » ce qui démontre que désormais, on utilise le terme pour désigner le « grotesque ». L'artiste a du succès, il reste à Paris en 1835 et en 1836. Il va même se produire avec la troupe au Bal Masqué de l'Opéra.

Au cours de l'été 1835, il va essayer de devenir chef de troupe. Ce but l'occupera toute sa vie. Il ne le réussira que partiellement en fondant sa propre troupe des Bouffes Anglais, autorisée à travailler en province mais pas à Paris, en dépit de ses demandes réitérées.

Durant l'été 1836, le Cirque Olympique se transporte sur les Champs Elysées à l'endroit où se situe actuellement le Théâtre Marigny. Les affaires ne sont pas florissantes et Laurent Franconi est mis en faillite. C'est Louis Dejean qui reprend l'affaire et, dans un premier temps, rouvre le Cirque Olympique avec une pantomime, *La Jérusalem Délivrée* de Fernand Laloue. Auriol est là pour assurer les intermèdes. Il restera avec Dejean jusqu'en 1852. Il est devenu une véritable star du Tout Paris. Les chroniqueurs ne cessent de louer sa légèreté et son agilité en même temps.

En 1837, au Cirque des Champs Elysées, il est dans la pyramide équestre des Lalanne, assure les reprises et fait le danseur de corde comique.

Il s'est installé à Passy, dans la même maison que Victor Franconi, le fils de Laurent. Le jeune Victor fréquente assidûment Virginie Kenebel. Le père de la jeune fille le poursuivra en justice pour détournement de mineure. Cité comme témoin lors du procès, Auriol fera une apparition remarquée et le tribunal débouterà le plaignant.

En octobre 1840, Auriol part pour Madrid avec le Cirque Olympique de Paul Laribeu. C'est désormais une célébrité européenne. Il est à Barcelone en 1842

dans l'ex-couvent des Trinitaires. Entre ses engagements parisiens, il travaille en Angleterre (1848/1849), où s'est installée sa fille, mariée au clown anglais Richard Flexmore. On le voit aussi à Bruxelles et le 6 octobre 1850, il débute au Cirque Olympique de Ernst Renz sur la Charlottenstrasse à Berlin.

Le 11 décembre 1852, Auriol est au programme d'inauguration du cirque Napoléon. Il possède d'ailleurs des actions dans la Société des Deux Cirques.

A l'approche de la cinquantaine et même s'il tourne encore le saut périlleux à cheval et le double au tremplin, sa condition physique n'est plus la même. D'autres artistes ont copié ses exercices. En 1855, il fait la foire de St Romain à Rouen avec les Bouthors et bat le tambour pour Théodore Rancy qui va fonder son cirque l'année suivante. Auriol sera dans son spectacle, en concurrence avec Victor Chabre, dit l'Eclair, qui tourne le double saut périlleux. Auriol travaillera d'arrache pied et, dans son numéro, réussira le même exploit.

Il remonte une troupe et exploite à Rouen son théâtre Bouffes Anglais au Tivoli Baudet. En 1857, il perd son fils Jean Baptiste Guillaume. En juin, il reprend, au Théâtre de la Porte St Martin le rôle de Jocko le singe du Brésil, créé par un de ses inspirateurs, Mazurier. Il triomphe devant l'Impératrice mais échoue encore dans ses tentatives de créer à Paris son propre théâtre. Son gendre, Flexmore, meurt en 1860 à Lambeth (Angleterre), sa fille Francesca Christophora se remarie avec un tapissier avant de mourir à son tour en 1862.

En 1870, c'est sa propre femme, Amélie Jeanne, qui disparaît. Il va devoir abandonner la maison confortable de la rue Lauriston pour une plus modeste, rue Copernic. Il trouve encore des engagements, au Théâtre des Variétés et, parfois, chez Fernando et dans des cirques anonymes.

Quand il meurt le 29 août 1881, sa condition matérielle n'est pas brillante mais son aura est intacte.

Dans ses chroniques sur la vie parisienne ⁶, Charles Monselet avait écrit, en 1879 : « *On pourra lui appliquer cette épithète héritée de l'Anthologie Grecque : que la terre lui soit légère, il a si peu pesé sur elle* ».

Le précurseur et le phénomène

Le même Monselet avait aussi écrit : « *Il a été fameux autant que Rossini, autant que Debureau, autant que M. Scribe.* »

La modernité d'Auriol se trouve justement dans sa médiatisation, exceptionnelle pour l'époque et pour un artiste qui n'est ni dompteur ni écuyer. Seul Léotard, à partir de 1860, bénéficiera d'une couverture médiatique supérieure avec davantage de « produits dérivés ». C'est vraisemblablement Dejean qui déclencha durablement le phénomène, lorsqu'il prit la direction des Deux Cirques. Dans le journal des spectacles qu'il a tenu durant 25 ans, Théophile Gauthier ne tarit pas d'éloge sur Auriol : « *Il est encyclopédique dans son art. C'est un Hercule mignon avec des petits pieds de femme, des mains et une voix d'enfant* ». Il est impressionné par sa force prodigieuse et la sûreté d'exécution. Dans la presse, Auriol est partout. Dans *Le Trombinoscope* de Léon Charles Bienvenu, dit Touchatout, il est avec Barnum la seule personnalité du cirque à

côté des grands de l'actualité parisienne. Arthur Pougin lui consacre un article dans *La Grande Encyclopédie*. Le poète Théodore de Banville écrira pour lui un des plus beaux poèmes jamais composés pour un clown. A Leipzig, une gazette de 1843 affirme : « *Qui n'a pas vu Auriol danser sur ses bouteilles n'a rien vu* ». Robert Houdin évoque dans ses « *Confidences d'un prestidigitateur* » deux automates qu'il présentait : l'un était Debureau, l'autre Auriol. Le premier tenait à bout de bras une chaise sur laquelle le second exécutait ses tours et terminait en fumant la pipe et en jouant d'un petit flageolet.

La comparaison avec Debureau est intéressante car, pour s'exprimer, les deux artistes ont dû tenir compte du Privilège des comédiens qui imposait aux autres spectacles les exercices d'agilité et limitait l'expression dialoguée. Le premier a utilisé à la perfection l'art du mime, le second a fait du geste acrobatique le support des émotions qu'il voulait transmettre, le rire et la curiosité admirative.

Quels ont été les moyens utilisés par Auriol pour arriver à ce résultat ? Tout d'abord l'acquisition d'une technique irréprochable. Il voulait faire plus fort et mieux que les autres. Il travaillait beaucoup. On peut penser que son hygiène de vie était irréprochable, compte tenu de sa longévité d'acrobate. Strehly, qui n'est pas tendre à son égard et le juge exagérément petit (!) admet ses grandes qualités acrobatiques. Ce qui est nouveau, c'est qu'il ait réussi à obtenir une lisibilité de ses exercices pour qu'ils soient facilement identifiés et retenus par le public. Les concepteurs de communication n'opèrent pas autrement !

Il faut ajouter le costume, l'utilisation de son rire de fausset comme signe de ralliement et l'intégration d'effets comiques au milieu de ses exercices : chaussé de babouches, il tournait un saut périlleux au temps et retombait exactement dedans : pour le public, ce trick fut simplement « les babouches ». Pour « les bouteilles », la démarche est identique : Auriol danse et marche sur le goulot de bouteilles installées sur un piédestal, il les renverse au fur et à mesure, garde la dernière, s'y installe en équilibre de tête et joue d'un cornet à piston. Dans « l'antipode » qui n'est pas un travail d'antipodiste, il est en équilibre sur une échelle dont les montants se séparent brusquement, l'artiste exécute alors une cascade, environné de pétards et de feux d'artifices. Le public connaît « les pipes », un cercle garni de pipes en terres, tenu par deux assistants montés sur deux chaises face à face, à travers lequel il saute à la manière des chinois dans leurs cerceaux. L'association du nom et du geste, facilement identifiable, immortalise ses exploits.

Auriol est-il un clown ?

A juste titre, Tristan Rémy pose la question. En l'absence d'informations sur le contenu d'intermèdes tels que « les deux clowns », « l'incroyable », « le clown et grand maman » ou « la cavalerie improvisée », on ne peut que supposer qu'il s'agissait de parodies exécutées en travesti le plus souvent à cheval. La « cavalerie » devait ressembler à celle de Tati dans son film *Parade*.

L'arrivée d'Auriol se situe après le développement du clown de reprise né chez Astley et voué à la reprise équestre. D'autres clowns acrobates ont trouvé leur place : Laurent, Gaertner, Gondard ou Qualitz mais Auriol, même sous le maquillage et les attributs du clown, restera d'abord gestuel.

Si le music-hall, tel qu'il arriva plus tard avait existé, nul doute qu'Auriol aurait fait une carrière mondiale. Il est, avant la lettre, un excentrique. Les descriptions qu'on possède de ses reprises se rapprochent du travail des clowns russes : ils parodient le travail acrobatique, ou les personnages de la société, en utilisant de réelles compétences d'acrobates, de jongleurs ou d'équilibristes. De la même manière, Auriol reprenait, en les parodiant, les exercices du fil de ferriste Joseph Plège, un des plus grands de l'époque.

Auriol n'a pas eu de réels continuateurs : son fils, Jean Baptiste, mort dit-on d'un saut mal réceptionné, avait peut-être repris ses trucs mais sans obtenir le même succès.

La magie d'Auriol venait de cette silhouette originale qu'il cultivait aussi bien à la piste qu'à la ville, en portant des tenues extravagantes. L'ère du cinéma arriva trop tard pour lui. Il existe quelques rares photographies où on le voit en tenue de piste, moustache épaisse, oeil vif, le rendu sur la pellicule laisse imaginer ce qu'il aurait apporté sur l'écran, en adaptant ses qualités artistiques au jeu des caméras. Les premières bobines de Charlie Chaplin peuvent apporter une idée concrète du travail d'Auriol. Petit, agile, expressif, moustachu, Charlot savait aussi faire rire par des acrobaties parodiques. On peut imaginer Auriol, évoluant sur la piste du Cirque Olympique à la manière de Chaplin dans *Le Cirque*. Le rire ne venait pas seulement de ses acrobaties proprement dites, mais de l'hilarante vision du petit homme, agile et déterminé, apparemment étranger à toutes les influences extérieures.

Dans cet exposé, j'ai rassemblé des éléments susceptibles de faire connaître le personnage en partant de sa carrière, puis en évoquant les témoignages écrits de son impact sur le public. L'insaisissable se trouve peut-être dans les vers de Théodore de Banville :

« Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

1 « *Cirques* » *Les cahiers de Tristan Rémy* 1957.

2 *Les spectacles de la foire* 1877.

3 *Galerie historique des comédiens de la Troupe de Nicolet* 1869

4 *El Circo en la vida barcelonesa*. 1947.

5 Ducroc ou Ducrow ? A cette époque, le célèbre Ducrow tourne aussi dans le sud de la France pour concurrencer Franconi. Dans son livre sur Ducrow, AH Saxon évoque cette période et décrit certains programmes sans faire mention de la présence d'Auriol. Est-ce pour autant qu'il est encore un artiste anonyme ? Ce n'est pas certain.

6 *Le Petit Paris* 1879